

Une histoire de fou Les leçons du passé

Claire Valade

Numéro 302, mai 2016

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/82172ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (imprimé)

1923-5100 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Valade, C. (2016). Compte rendu de [Une histoire de fou : les leçons du passé]. *Séquences : la revue de cinéma*, (302), 34–34.

Une histoire de fou

Les leçons du passé

Raconteur de Marseille, Robert Guédiguian aime retrouver, de film en film, le petit univers qu'il s'est forgé en 30 années de carrière. C'est un travail en famille — les mêmes comédiens, dont sa muse et épouse Ariane Ascaride, et les mêmes artisans. C'est aussi un cinéma social, qu'il privilégie par-dessus tout. Et, comme tout cinéma social, c'est aussi forcément un cinéma politique. Guédiguian étant un militant de gauche de longue date, son cinéma s'appuie inévitablement sur une pensée politique sociohumaniste engagée qui traverse toutes ses œuvres. C'est donc tout naturel qu'il soit aussi, à ses heures, cinéaste de la diaspora arménienne, cet héritage qu'il affirme sien sans en faire un cheval de bataille polémique.

CLAIRE VALADE

Avec cette **Histoire de fou**, Guédiguian aborde le sujet pour la première fois depuis **Le voyage en Arménie** (2006). S'il retrouve ses thèmes de prédilection (la classe ouvrière, le militantisme, la justice, la solidarité dans l'adversité), s'y ajoute cette fois-ci, par son sujet et sa perspective historique, une plongée dans les dérives de l'idéalisme et de l'activisme. Parler du génocide arménien, comme de toute tragédie d'une telle ampleur, n'est pas une mince affaire. Cinéaste nuancé, son propos dénué de sentimentalisme est à la fois engagé et critique. D'ailleurs, la dernière image du film en dit long sur l'humanisme rassembleur de Guédiguian en réponse aux divers choix qui se sont posés aux protagonistes tout au long du film. Dans un carton superposé à une image de la frontière arméno-turque, il dédie son film « à [s]es amis turcs compagnons de combat ». Sans nier le besoin de reconnaissance et de réparation que son film entier a exploré et épousé, il préfère ultimement choisir la réconciliation et le rapprochement entre combattants partageant des idéaux d'une vie meilleure, libre.

S'il est donc indéniable qu'**Une histoire de fou** porte un message important sur un sujet grave, si le film permet de faire une certaine lumière sur une lutte politique méconnue (qui hante à ce jour les Arméniens et la nation turque), l'efficacité du scénario, elle, se révèle malheureusement beaucoup plus inégale. Bien que pertinente, sur le plan informatif, la mise en contexte historique sur l'assassinat, en 1921, de Talaat Pacha, grand responsable du génocide arménien, détonne relativement du reste du film et ralentit le démarrage de l'action. On se demande si cette mise en contexte n'aurait pas pu être intégrée au récit principal se déroulant au début des années 80 puisque cette seconde partie est le moteur du film et de son propos.

En outre, cette partie souffre également d'un déséquilibre narratif, sautant entre la vie ordinaire d'une famille de déplacés arméniens qui a réussi à se forger une petite place au soleil à Marseille et la vie précaire d'Aram, le fils, qui a choisi d'embrasser la cause arménienne par le combat armé. Non pas que le malaise idéologique grandissant d'Aram soit inintéressant, mais son



L'examen du quotidien avec ses joies et ses peines

histoire se révèle beaucoup moins prenante et complexe que celle de sa famille marquée tant par le douloureux passé des Arméniens que par les actions d'Aram. Confrontée avec horreur aux gestes qu'il a commis, elle est laissée en arrière avec un chagrin, un désarroi et une peur viscérale qui touchent profondément. Comme toujours, chez Guédiguian, c'est l'examen du quotidien, avec ses joies et ses peines, qui offre les moments les plus forts. Et le rapprochement inespéré et réparateur de cette famille éprouvée avec la première victime innocente du fils constitue ce qui aurait dû être véritablement le nœud principal du film, alors que le cinéaste étire son récit dans plusieurs sens plutôt que de le concentrer. Il en résulte une œuvre bien interprétée, intéressante sur le plan factuel, mais moins puissante qu'elle n'aurait pu l'être.

Restent de petits moments magiques d'humanité douloureuse auxquels on s'accroche, comme cette image d'Hovannès, le père (le grand Simon Abkarian, déchirant), dansant seul avec dignité, dans l'obscurité de sa cuisine, honorant son fils maintenant assassiné à son tour. 🍷

★★½

■ **Origine:** France – **Année:** 2014 – **Durée:** 2 h 14 – **Réal.:** Robert Guédiguian – **Scén.:** Robert Guédiguian, Gilles Taurand, d'après *La Bomba* de José Antonio Gurriaran – **Images:** Pierre Milon – **Mont.:** Bernard Sasia – **Son:** Laurent Lafran, Sarah Lelu – **Mus.:** Alexandre Desplat – **Dir. art.:** Michel Vandestien – **Cost.:** Anne-Marie Giacalone – **Int.:** Ariane Ascaride (Anouch), Grégoire Leprince-Ringuet (Gilles Teissier), Syrus Shahidi (Aram), Simon Abkarian (Hovannès) – **Prod.:** Robert Guédiguian, Marc Bordure – **Dist.:** Métropole.